

# L'étude des reliures byzantines et son apport à l'histoire du livre grec

Christian Förstel

► **To cite this version:**

Christian Förstel. L'étude des reliures byzantines et son apport à l'histoire du livre grec. R. Mouren. La description des reliures orientales: conservation, aspects juridiques et prise de vue, Archetype Publications, pp. 7-12, 2013. <hal-00904866>

**HAL Id: hal-00904866**

**<https://hal-bnf.archives-ouvertes.fr/hal-00904866>**

Submitted on 15 Nov 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Christian Förstel

L'étude des reliures byzantines et son apport à l'histoire du livre grec

[Paru dans *La description des reliures orientales: conservation, aspects juridiques et prise de vue*, éd. R. Mouren, Londres, 2013, pp. 7-12]

La reliure byzantine ou de technique byzantine n'est devenue un véritable champ d'études que depuis le milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Mon propos n'est pas de retracer l'histoire et les progrès accomplis dans ce domaine depuis 60 ans – d'autres le feraient bien mieux que je ne saurais le faire – mais seulement de montrer par quelques exemples ce que ces études peuvent apporter à l'étude des manuscrits et à l'histoire du livre en général.

D'une façon générale, il faut le souligner d'emblée, la discipline est née de la conjonction de deux facteurs : d'une part, le développement de la restauration spécialisée dans le domaine des manuscrits a conduit à une meilleure prise en compte des techniques de reliure ancienne et les reliures byzantines conservées dans les grandes bibliothèques mondiales n'ont pas échappé à cette règle. La pionnière des études de ces reliures, Berthe van Regemorter, illustre bien ce versant technique et archéologique puisqu'elle a elle-même exercé le métier de relieur avant de se lancer dans la description scientifique des reliures anciennes<sup>1</sup>.

L'autre facteur qui a joué un rôle important dans la naissance de cette jeune discipline, c'est l'essor de la philologie et de l'histoire ou, pour être plus précis, l'importance accrue de l'approche historique dans les études de philologie, cette dernière n'étant plus simplement une application stricte de la méthode lachmannienne, mais intégrant de plus en plus des études approfondies sur les milieux et le contexte dont est issu chaque témoin textuel. Jean Irigoin qui a fait connaître les travaux de Berthe van Regemorter tout en contribuant lui-même au développement de ces études par quelques contributions remarquables a été avant tout un helléniste et un historien des textes. La nécessité d'étudier les reliures byzantines s'est imposée à lui comme une évidence dès lors qu'il s'agissait de reconstituer l'histoire d'un manuscrit, sa provenance et son parcours jusqu'à l'époque moderne. Bien plus encore que les manuscrits occidentaux, les manuscrits grecs médiévaux recèlent en effet rarement des informations incontestables sur leur provenance. L'unité fondamentale, le caractère presque monolithique des traditions graphiques dans l'empire byzantin qui, à l'exception des territoires les plus périphériques, est marqué par la diffusion des habitudes constantinopolitaines, complique encore l'analyse puisque peu de critères objectifs, codicologiques ou paléographiques, permettent de localiser ces manuscrits.

Depuis le milieu du XX<sup>e</sup> siècle les progrès de notre connaissance en matière de reliure ont accompagné le développement spectaculaire de la paléographie grecque pour aboutir à une perception beaucoup plus précise de l'histoire du livre grec. Cette évolution est toutefois loin d'être achevée : beaucoup de choses restent à découvrir notamment pour l'époque des Paléologues et la période ottomane, celles pour lesquelles notre documentation est significative et abondante.

La période historique pour laquelle les reliures byzantines nous fournissent un témoignage direct est toutefois assez réduite. Dans l'état actuel de nos connaissances, et si l'on excepte le cas très particulier de quelques livres de l'antiquité tardive de provenance égyptienne, comme les codex de Nag Hammadi ou celui de Koptos contenant deux œuvres de Philon d'Alexandrie, qui ne représentent pas le livre byzantin classique, aucune reliure byzantine antérieure à l'époque des

---

<sup>1</sup> J. Irigoin, « Berthe van Regemorter (1879-1964) », *Scriptorium*, 20, 1966, pp. 277-279.

Paléologues ne semble s'être conservée. Contrairement à l'Occident où des reliures sont conservées dès l'époque carolingienne, Byzance ne nous a apparemment transmis aucune reliure de haute époque. Si l'on prend quelques manuscrits parmi les plus célèbres issus de la capitale de l'empire byzantin, le constat est particulièrement frappant: le *Paris. gr. 510*, chef d'oeuvre de l'art byzantin exécuté vers 880 pour l'empereur Basile Ier le Macédonien et peut-être dû à l'initiative du patriarche Photios, porte ainsi une reliure française aux armes du roi Henri IV qui est postérieure au manuscrit lui-même de plus de cinq siècles<sup>2</sup>; le « psautier de Paris » (*Paris. gr. 139*), une des oeuvres les plus achevées de l'art byzantin de la période macédonienne qui date du milieu du X<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup> porte quant à lui une reliure parisienne du troisième quart du XVI<sup>e</sup> siècle, réalisée pour Jean Hurault de Boistailié, envoyé du roi de France à Constantinople.

Ces manuscrits d'apparat devaient porter à l'origine des reliures également très luxueuses qui ressemblaient peut-être à celles qu'on voit représentées sur des mosaïques byzantines célèbres où le Christ tient un livre aux plats dorés et décorés d'une croix et de nombreuses pierres précieuses comme c'est le cas à Daphni avec le Christ Pantocrator (*fig. 1*) ou dans la mosaïque de la tribune sud de Sainte-Sophie de Constantinople qui montre le Christ flanqué de l'empereur Constantin Monomaque et de l'impératrice Zoé (*fig. 2*). Ces œuvres majeures de l'art byzantin nous donnent au moins une idée de l'aspect extérieur des livres d'apparat de l'époque médiobyzantine.

A l'instar des livres représentés dans ces deux mosaïques, les reliures les plus précieuses décrites dans les documents administratifs conservés sont souvent décorées d'une croix et de très nombreuses pierres précieuses. La *Diataxis* ou ordonnance rédigée par un membre de l'aristocratie aulique du XI<sup>e</sup> siècle, Michel Attaliatès, pour le monastère qu'il a fondé à Constantinople, mentionne ainsi parmi les objets appartenant au monastère deux livres dont les plats sont décorés de croix. Le plus précieux de ces livres est un « tétraévangile écrit en majuscule, portant deux croix et huit gammatia [plaques décorés en forme de gamma fixées sur la couverture des plats], tous en or, l'une des croix portant la crucifixion, l'autre la très sainte Théotokos, les gammatia représentant quant à eux les saints apôtres et divers autres saints. Ce tétraévangile a 71 petits clous, sept fermoirs en argent doré... »<sup>4</sup>.

D'autres livres d'apparat sont représentés dans les grands manuscrits enluminés de l'époque macédonienne eux-mêmes : n'est-ce pas là d'abord et avant tout qu'il faudrait chercher une image aussi proche que possible de la réalité de l'aspect extérieur du livre d'apparat byzantin classique dans ce qui serait alors une sorte de mise en abîme du livre? Cette piste a priori séduisante s'avère toutefois décevante. Les représentations du livre dans l'enluminure byzantine ne cherchent manifestement pas à être particulièrement réalistes. Prenons-en un exemple : une des peintures en pleine page du psautier de Paris montre David tenant le psautier, entouré de la sagesse et de la prophétie personnifiées, la première tenant elle-même un livre fermé. Le livre que tient David vêtu comme un empereur byzantin est ouvert sur un extrait du psaume 71 (*fig. 3*). L'on ne voit du livre que les bords rouges de la couverture ainsi que quatre fermoirs (deux attachés à chaque ais) et on devine la présence de plusieurs signets en cuir également rouge marquant les grandes sections du livre. Le texte écrit en revanche est parfaitement lisible : il s'agit des deux premiers versets du psaume, soit seulement 16 mots répartis sur les deux pages visibles. Ce livre n'est donc en rien une image du manuscrit lui-même dont chaque page contient non seulement

<sup>2</sup> Manuscrit numérisé et consultable en ligne à l'adresse suivante : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b84522082>.

<sup>3</sup> Les enluminures du manuscrit sont reproduites sur Mandragore, la base des manuscrits enluminés de la BnF : <http://mandragore.bnf.fr>.

<sup>4</sup> P. Gautier, « La Diataxis de Michel Attaliatès », *Revue des études byzantines*, 39, 1981, pp. 5-143 : 91-92.

plusieurs versets du psautier mais aussi de très longs extraits des commentaires patristiques entourant les psaumes sous forme de chaînes. A l'évidence, ce qui importe dans cette image, ce n'est non pas la représentation du livre sous une forme réaliste, mais le texte des versets qui invoquent « la justice de dieu pour le roi et le fils du roi ». Ces versets rarement commentés et jamais illustrés à Byzance constituent probablement une allusion à l'empereur régnant Constantin VII Porphyrogénète et à son fils Romain II, associé au trône impérial à partir de 949, en qui il faudrait par conséquent voir les commanditaires ou les destinataires de ce chef-d'œuvre de l'art byzantin<sup>5</sup>. Dans la peinture du psautier de Paris, le livre que tient David ne sert que de cadre pour mettre en scène des versets que la Prophétie signale d'un geste de sa main à l'attention des spectateurs et qu'il faut comprendre comme un hommage aux empereurs régnants à Constantinople.

Mais outre ces témoignages indirects qui nous donnent tout au plus une idée assez générale de ce que pouvait être une reliure de luxe à l'époque mésobyzantine, les manuscrits eux-mêmes conservent généralement des traces de reliures antérieures. Une de ces traces, la plus fréquente, est constituée par la présence de la numérotation ancienne des cahiers. Ces signatures sont indissociablement liées à la confection de la reliure : grâce à elles et en l'absence de toute numérotation continue des folios qui n'apparaît qu'à une époque beaucoup plus tardive, le relieur dispose de repères pour relier le livre dans le bon ordre. De telles signatures anciennes sont conservées partiellement ou complètement dans des manuscrits tels que le Ps.-Denys l'Aréopagite offert par l'empereur Michel II le Bègue à Louis le Pieux en 827 (*Paris. gr.* 437)<sup>6</sup>, ou encore les manuscrits « impériaux » de Grégoire de Nazianze (*Paris. gr.* 510) et du psautier (*Paris. gr.* 139) déjà cités. Dans le manuscrit de Grégoire de Nazianze subsiste non seulement la numérotation ancienne des cahiers (*fig.* 4), mais également un système plus récent qu'il faut probablement dater du XIII<sup>e</sup> siècle où est noté non seulement le numéro de chaque cahier, mais également un chiffre qui correspond au nombre de folios figurant dans le cahier (*fig.* 5). La précision était à l'évidence devenue nécessaire suite à la perte de quelques folios et elle constitue une indication précieuse pour connaître l'état du manuscrit au XIII<sup>e</sup> siècle. Mais ces signatures permettent surtout de reconstituer avec certitude deux reliures antérieures pour ce manuscrit, la première étant contemporaine du manuscrit lui-même et la seconde remontant au début de l'ère des Paléologues.

Dans un manuscrit longtemps conservé à Paris et récemment acquis par le Metropolitan Museum de New York, l'évangélaire *Jaharis* du XII<sup>e</sup> siècle, les seules signatures de cahier encore visibles sont constituées de chiffres hébreux : ces signatures n'ont aucun lien avec la reliure actuelle du manuscrit qui est parisienne et date de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ; elles renvoient à l'évidence à une reliure antérieure, œuvre d'un relieur juif. Ce fait s'accorde bien avec l'histoire du manuscrit dont John Lowden a démontré qu'il a été exécuté dans le milieu du patriarcat de Constantinople<sup>7</sup>. A l'époque ottomane, des artisans juifs jouent en effet un rôle important dans les différents métiers du livre aussi bien dans la capitale de l'empire qu'à Thessalonique. L'une des reliures antérieures du manuscrit a donc été très certainement réalisée à Constantinople ou à Thessalonique, probablement au XVI<sup>e</sup> ou au XVII<sup>e</sup> siècle.

Si les signatures anciennes des manuscrits grecs sont fréquemment conservées, ces traces de leurs reliures primitives ne nous fournissent toutefois que rarement des renseignements pouvant permettre une localisation précise du manuscrit. Il en va différemment pour une autre

<sup>5</sup> A. Cutler, J.-M. Spieser, *Byzance médiévale : 700-1204*, Paris 1996, pp. 147-148.

<sup>6</sup> Manuscrit consultable en ligne : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b6000953x>.

<sup>7</sup> J. Lowden, *The Jaharis Gospel Lectionary. The Story of a Byzantine Book*, New York, New Haven, Londres 2009.

opération directement liée à la reliure, celle qui consiste à décorer les tranches du livre. Ces décorations ne subsistent que rarement, mais lorsqu'elles sont conservées, elles peuvent être très significatives : c'est le cas des manuscrits reliés en Crète dans le milieu gravitant autour de Michel Apostolis et de son fils, dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle. Dans un article récent consacré à ces éléments de décoration, Rudolf Stefec étudie notamment plusieurs manuscrits de la Bibliothèque Vaticane dont la reliure à proprement parler est récente, mais dont les tranches portent encore la décoration crétoise caractéristique formée de plusieurs anneaux reliés par des bandeaux, ces données étant systématiquement recoupées avec une analyse approfondie de la codicologie et de la paléographie<sup>8</sup>.

Mais bien plus que sur ces témoignages indirects ou partiels, notre connaissance de la reliure byzantine ou de technique byzantine se fonde sur les reliures qui sont actuellement conservées. Leur description systématique est en cours pour la collection la plus importante qui nous soit parvenue, celle de la BnF qui compte quelque 350 reliures byzantines réparties dans ces trois fonds de manuscrits grecs. La Bibliothèque Vaticane qui possède une collection de manuscrits grecs comparable à celle de la BnF compte une centaine de reliures byzantines qui ont été décrites dans un catalogue récent surtout du point de vue de leur décoration<sup>9</sup>. Les autres grandes bibliothèques européennes, mais aussi les bibliothèques monastiques du monde orthodoxe (Mont-Athos, monastère de Sainte-Catherine du Sinaï, etc.) conservent elles aussi un grand nombre de reliures byzantines qui sont connues au moins partiellement à travers des études récentes.

Au sein de cette documentation relativement abondante, l'on peut distinguer deux ensembles d'importance inégale : le premier ensemble, qui est de loin le plus important numériquement, est constitué par les reliures qui sont postérieures aux manuscrits qu'elles recouvrent. Il s'agit donc de réfections ou de restaurations qui n'ont pas de lien direct avec la copie du manuscrit lui-même, mais ces reliures, pour tardives qu'elles soient par rapport au corps du livre qu'elles habillent, n'en sont pas moins précieuses puisqu'elles nous livrent des informations non seulement sur la technique de la reliure elle-même, mais aussi et surtout sur la transmission du manuscrit et sur son histoire.

Qu'il suffise de citer un exemple pour illustrer ce dernier point : cet exemple nous est fourni par le *Paris. gr. 923* qui contient les *Sacra Parallela*, un florilège de citations bibliques et patristiques attribué à Jean Damascène<sup>10</sup>. Ce manuscrit est une des œuvres les plus célèbres et les plus mystérieuses de l'art byzantin. Copié en majuscules et surtout enluminé avec plus de 1600 miniatures marginales dont plus de 1200 portraits en buste ou en médaillon des auteurs cités et quelque 400 scènes narratives, ce livre de luxe est très certainement le manuscrit grec le plus densément illustré qui nous soit parvenu. S'ils s'accordent généralement sur une datation au IX<sup>e</sup> siècle, les spécialistes qui se sont penchés sur ce manuscrit depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle divergent en revanche radicalement lorsqu'il s'agit de préciser l'origine géographique du manuscrit. Les localisations proposées vont en effet de Rome à Jérusalem, en passant par l'Italie du Sud et par Constantinople.

La reliure que porte le manuscrit date du XVI<sup>e</sup> ou XVII<sup>e</sup> siècle : elle est dans tous les cas bien antérieure à son arrivée à la bibliothèque royale dans les années 1728-1729. Cette reliure se distingue par le décor de la couverture des plats et notamment par les empreintes répétées d'un

<sup>8</sup> R. S. Stefec, « Zur Schnittdekoration kretischer Handschriften », *Miscellanea Bibliothecae Apostolicae Vaticanae*, 19, 2012, pp. 501-533.

<sup>9</sup> C. Federici, K. Houlis, *Legature bizantine vaticane*, Rome 1988.

<sup>10</sup> Manuscrit numérisé : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b525013124>.

même petit fer représentant trois fleurs et qui forment un cadre rectangulaire (fig. 6). Or, dans ces travaux sur les reliures byzantines de la BnF, Dominique Grosdidier de Matons a relevé la présence d'empreintes identiques disposées de façon similaire sur les deux plats du *Paris. Coisl. 31*, un évangélaire constantinopolitain richement décoré écrit dans une onciale tardive du XI<sup>e</sup> siècle. Ce manuscrit est entré au XVII<sup>e</sup> siècle dans les collections du chancelier Séguier, mais son histoire antérieure à son arrivée en France est mal connue. Au folio 6, une note, un peu effacée, mais encore parfaitement lisible, nous renseigne pourtant sur au moins un des possesseurs antérieurs du manuscrit : elle précise que le manuscrit a appartenu à « la sainte Lavra ». Compte tenu du fait qu'une part importante des manuscrits grecs du chancelier Séguier sont de provenance athonite, l'établissement monastique ainsi désigné ne peut être que le monastère de la Grande Lavra au Mont-Athos. Selon toute vraisemblance, la reliure du *Paris. Coisl. 31* est donc athonite et c'est par conséquent aussi dans la sphère athonite qu'il faut situer la reliure du manuscrit des *Sacra Parallela*. Or le passage, fût-il tardif, de ce manuscrit par le Mont-Athos s'accorde mieux avec une origine constantinopolitaine qu'avec une provenance italienne. Véritable centre de l'orthodoxie bénéficiant des donations impériales et aristocratiques en provenance de Constantinople dès la fin du X<sup>e</sup> siècle, le Mont-Athos est en effet plus que jamais un refuge pour les aristocrates byzantins et leurs biens à l'époque des Paléologues et dans les premiers siècles de l'empire ottoman. D'autres indices, peut-être plus déterminants, suggèrent que le *Paris. gr. 923* est une création constantinopolitaine qui succède de peu à la fin de la période iconoclaste, mais l'étude de la reliure fournit dans tous les cas un argument supplémentaire et bienvenu qui nous oriente vers le centre plutôt que vers les marges orientales ou occidentales de l'empire byzantin.

La reliure du manuscrit des *Sacra Parallela* nous fournit donc des renseignements intéressants bien qu'elle soit postérieure au manuscrit lui-même d'au moins cinq siècles. Plus significatives encore sont les reliures qui sont contemporaines du manuscrit qu'elles recouvrent : ces reliures « originales » sont certes moins nombreuses, mais leur relative concentration dans les deux derniers siècles byzantins qui sont aussi la période la mieux documentée sur le plan littéraire et prosopographique de toute l'histoire byzantine permet des rapprochements tout à fait novateurs.

Un exemple particulièrement significatif nous est fourni par un groupe de cinq reliures des premières décennies du XV<sup>e</sup> siècle, identifié par Dominique Grosdidier de Matons<sup>11</sup>. Le manuscrit le plus connu de ce groupe est l'exemplaire du *Discours funèbre* de Manuel II Paléologue pour son frère Théodore despote du Péloponnèse (*Parisinus Supplementi graeci* 309). Ce témoin porte en tête le portrait de Manuel II vêtu de toutes les insignes du pouvoir impérial (fig. 7). L'étude de la tradition du texte et l'identification du copiste – en qui on a reconnu Isidore de Kiev, jeune secrétaire de l'empereur dans les années 1410 – démontre qu'il s'agit de l'exemplaire « officiel » du discours, peut-être celui-là même qui a été envoyé de Constantinople à la cour de Mistra après la mort du despote. Des quatre autres manuscrits du groupe, trois contiennent des œuvres d'Aristide et de Libanios, ce sont les *Vatic. gr. 933*, le *Vatic. gr. 1298* et le *Vatic. Barb. 220*, les deux premiers étant des manuscrits « anciens » datant respectivement du X<sup>e</sup> et du début du XIV<sup>e</sup> siècle restaurés et, pour le premier, complétés au moment de recevoir leur reliure actuelle. Le quatrième manuscrit a quant à lui un contenu très différent : il s'agit du *Paris. gr. 2256*, un volumineux recueil de textes médicaux et alchimiques comprenant à la fois des

<sup>11</sup>D. Grosdidier de Matons, C. Förstel, « Quelques manuscrits grecs liés à Manuel II Paléologue », *Actes du VI<sup>e</sup> Colloque International de Paléographie grecque (Drama, 21-27 septembre 2003)*, éd. B. Atsalos, N. Tsironi, Athènes 2008, pp. 375-386.

auteurs antiques comme Hippocrate et Galien et des auteurs du XIV<sup>e</sup> siècle comme Néophyte Prodroménos et Jean Zacharias Actouarios. Deux épigrammes placées en tête du manuscrit permettent d'identifier le responsable du recueil qui est Démétrios Pépagoméno, un médecin proche de la cour impériale comme il ressort d'une lettre de Jean Chortasménos qui lui est adressé, probablement en 1415-1416.

Le groupe ainsi identifié réunit donc des manuscrits de rhétorique antique, une oeuvre contemporaine due à l'empereur lui-même et un recueil médical de nature plus personnelle, mais dont le responsable est lié à la cour. On peut toutefois aller un peu plus loin : le *Vatic.gr. 1298* a été complété peu avant d'être relié par des feuillets palimpsestes provenant d'un manuscrit ancien de la Politique d'Aristote et d'un autre contenant le *Dialogue sur la science politique* du préfet du prétoire Ménas (VI<sup>e</sup> siècle), texte autrement connu seulement par le résumé qu'en fait Photios dans sa *Bibliothèque*. Ce recours à des manuscrits anciens se retrouve dans le *Paris. gr. 2256*, puisque deux feuillets d'un manuscrit du début du X<sup>e</sup> siècle y ont été remployés pour servir de folios de garde : ce fragment de manuscrit ancien est également d'un intérêt exceptionnel puisqu'il contient une lettre perdue de Théodore Stoudite<sup>12</sup>.

Manuscrits et fragments de manuscrits de l'époque macédonienne d'une valeur inestimable, textes rhétoriques et scientifiques directement liés aux intérêts de l'empereur et de son entourage, tous ces éléments se conjuguent dans ces cinq manuscrits liés à Manuel II que l'étude des reliures a permis de regrouper, éclairant ainsi d'une lumière particulièrement vive cette culture aulique des premières décennies du XV<sup>e</sup> siècle.

Les quelques exemples cités illustrent l'apport de l'étude des reliures byzantines et postbyzantines à l'histoire du livre grec médiéval et moderne. Une telle étude, qu'il s'agit bien entendu de poursuivre dans les années et les décennies à venir, a une valeur heuristique considérable qui dépasse de beaucoup le domaine technique et archéologique. L'analyse méticuleuse des reliures byzantines conservées conduit notamment à des mises en série de manuscrits que les seules études paléographique, codicologique et philologique ne permettent pas toujours de rapprocher. Aux côtés des autres sciences auxiliaires comme la paléographie et la codicologie, l'étude des reliures est d'une importance cruciale pour notre connaissance du livre byzantin.

La description détaillée de la plus grande collection de reliures byzantines au monde, celle de la BnF, contribuera à ce mouvement important de la recherche contemporaine. Cette vaste enquête poursuivie actuellement par Dominique Grosdidier de Matons et François Vinourddans le cadre d'un partenariat entre la BnF et le CCL m'a fourni la plupart des exemples cités. Ses résultats, une fois mis à disposition sur les sites du CCL et de la BnF, permettront à leur tour d'autres avancées sur le chemin de la « critique historique » appelée de ses voeux par Jean Irigoïn<sup>13</sup>.

---

<sup>12</sup>C. Förstel, « Textes anciens et rares à Constantinople sous les Paléologues », *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 2004-2005, pp. 301-306.

<sup>13</sup> J. Irigoïn, *La tradition des textes grecs. Pour une critique historique*, Paris 2003.

Liste des figures :

1. Christ Pantocrator, Daphni.
2. Le Christ entre Constantin IX Monomaque et l'impératrice Zoé, Sainte-Sophie, Istanbul.
3. David entre la sagesse et la prophétie : *Paris. gr.* 139, f. 7<sup>v</sup>.
4. Signature ancienne du cahier 19 [IΘ], *Paris. gr.* 510, f. 147, angle supérieur droit.
5. Signature récente du cahier 19 [ιθ] et en-dessous chiffre 8 [η] correspondant au nombre de folios du cahier, *Paris. gr.* 510, f. 147, marge inférieure droite.
6. Plat supérieur du *Paris. gr.* 923.
7. Portrait de Manuel II Paléologue, *Paris. Suppl. gr.* 309, p. VI.